

**Québec français**



## **Salut, peuple du oui!**

**André Gaulin**

Number 38, May 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56998ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Publications Québec français

**ISSN**

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Gaulin, A. (1980). Salut, peuple du oui! *Québec français*, (38), 16–16.

# Salut, peuple du oui!

par andré gaulin

Le dossier littéraire de ce numéro de *Québec français* nous sera l'occasion de réfléchir sur le pays. À la veille du référendum, le pays n'aura pas, pour chaque comité-parapluie, la même acception. Le Canada est certes un pays. Grand, encore inexploré pour une bonne part, plein d'avenir. Varié aussi, ce pays. Même s'il a constamment tendu à freiner la diversité. Et c'est malheureux pour lui. Pourquoi?

C'est ici qu'entre en ligne de compte une notion essentielle à un pays qui n'est pas seulement une entité juridique: la langue. Un pays, pour exister, a besoin d'être dit, exprimé, signifié, vécu dans un langage. Le Canada a son *language*. Le Québec à son *langage*. La confusion est dans l'altérité: la présence d'un *u* pour les uns, l'absence de cette lettre pour les autres. Alors, il apparaît évident que le Canada, c'est deux pays. Comme en 1791.

À l'origine n'existait qu'un Canada, dit Nouvelle-France, ou Kébec. L'histoire a opéré une insidieuse mutation de contenu. À cause d'une petite bataille de rien du tout, à cause d'un Acte dit Traité de Paris, à cause d'une histoire où l'occupant a constamment nié l'occupé, l'altérant, l'aliénant, l'occultant, même dans l'acte juridique d'une confédération de colonies où le Québec n'eut pas droit à l'égalité (1867), le Canada de nos ancêtres n'existe plus. Il avorta dans les forceps de la froideur historique.

Il en reste des vestiges, des noms sur des rivières ou des lacs, des noms sur des visages qui vous diront honnêtement «Sorry, sir!» Certains ont voulu appeler ces reliques le Canada français. Le Canada français, c'est une réduction de l'autre Canada qui est mort, sur lequel a poussé une autre culture, un autre peuple, respectables, mais autres. Le Canada français est forcément une diminution du Canada qui n'est plus. C'est quelque chose à soustraire du nouveau Canada, celui de 1840 puis de 1867.

Il ne reste plus qu'à vraiment le soustraire, le soutirer du grand empire ancien; qu'à lui reconnaître officiellement ses nouvelles frontières: toute une province (ce mot chéri de Radio-

Canada), le nord d'une autre où l'Acadie résiste comme premier peuple français du Nord, l'ouest d'une autre qui s'est faite le meneur de jeu de la maldonne. Si ces reliques forment ce que les curés et les hommes politiques sous leur giron ont appelé une race, seul le Québec — pour le moment — détient ce levier politique nécessaire pour entériner l'existence, l'originalité et la vitalité du peuple québécois. Si le Canada est un pays, il ne contient le Québec que juridiquement. Son génie, sa dynamique, sa culture, son âme lui échappent: ce pays dans le pays lui échappe.

Alors le Québec surgit des voiles de l'histoire comme surgit le désir des profondeurs du conscient, de l'inconscient et du subconscient collectifs. Le OUI viendra de loin et s'il tardait à son premier rendez-vous, il surgirait plus fort au prochain carrefour.

C'est là le pays de Miron, de Leclerc, de Vigneault, de Perrault. Ce sont les mille visages dont parle Chamberland dans *L'Afficheur hurle*. Ces mille visages à nommer, à faire, comme dit Miron, dans la «Terre de Québec/lit des résurrections/et des mille fulgurances de nos métamorphoses/de nos levains où se lève le futur/de nos volontés sans concessions» («L'Octobre»). Québec est le mot cabalistique. Il n'a pas plus de vertu qu'un autre. Il a la «virtus» (force) de soulever le monde d'ici pour lui donner son point d'appui, son lit, son toit, son pain et sa justice. Il nomme, c'est-à-dire qu'il appelle «la suite du monde», «le règne du jour» de l'ancien «pays sans bon sens».

«Parfois, dans la foule, surgit l'éclair d'un visage/blanc comme fut naguère le tien dans ma tourmente» dit encore «Amnésique Miron» («Poème de séparation 2») qui employait ce beau futur antérieur dans les vers de «Pour mon rapatriement»: «Un jour j'aurai dit oui à ma naissance/j'aurai du froment dans les yeux». Le temps est enfin venu de ce beau rapatriement. Rapatrier l'ancien Canada (good luck to the other) dans la

matrice Québec. De la patrie meurtrie à la matrice matrice, ce pays de «ma mère au cou penché sur son chagrin d'haleine/et qui perds gagnes les mailles du temps à tes mains» («Art poétique», Miron). Dire enfin oui, «en désespoir de cause», dirait Perrault, comme mot de passe, comme mot-clé dans l'impasse.

Ce «oui» n'est pas la fin du monde. C'est un commencement, un mot préalable à tout langage cohérent pour un peuple d'expression française en Amérique. Nous devons ce «oui» à notre propre foi en nous-mêmes, nous devons ce «oui» à ceux qui sont nos interlocuteurs, nous devons ce «oui» à ceux qui ne dorment pas encore paisiblement dans les entrailles des cimetières, nos pères et nos mères humiliés, rapetissés, errants, nous devons ce «oui» à la langue d'Île-de-France, nous devons ce «oui» à ceux qui régénèrent le monde, ces jeunes héritiers de l'air pollué, nous devons ce «oui» à la patience sournoise d'un peuple qui a perduré et qui a «beaucoup mérité de lui-même», comme le disait Camille Laurin avant le dernier vote de la loi 101. Nous devons ce «oui» à notre propre attente toujours restée fidèle au plus profond de notre mémoire collective, à la plus instinctive rumeur de nos entrailles. Ce «oui» rend encore l'amour, la vie, la paix, la fraternité possibles. «Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai». Ceux de l'autre pays diront «cheese» pour leur photo. Vous direz «oui». Et les deux photos seront belles. Mais vous ne serez plus «la gentille alouette», mais le rossignol qui chante «sur la plus haute branche».

Ne dites plus «s'il vous plaît», mais «bienvenue chez nous». Ne portez plus l'eau sur vos dos arrondis que pour le plaisir de vous servir à boire. Mettez un terme à tous vos mots, rompez avec le sentiment d'échec, arrêtez la vie qui va d'échouements en échouements et mettez le point d'orgue final du «oui». Vous aurez ainsi le premier et le dernier mot de votre longue naissance.

Je suis, tu es, il est, nous vaincrons, oui nous vaincrons la fierté dans le cœur plutôt que l'arrogance. Car si votre «oui» est fidèle, il deviendra fraternel. ■